

La clameur de l'eau

José Giménez Corbaton

Un extrait de «*Le mas de la rivière*»

À la suite de la première, les lettres de l'Américain continuèrent d'arriver tous les trois ou quatre mois. J'en garde une liasse de quarante ou cinquante, liées avec un bout de ruban bleu au fond du panier à couture; elles ont toutes suivies le même chemin, je les lis, je défais le nœud qui retient les précédentes, je refais le tas et je renoue le ruban. Jamais, et Rosildo le sait, bien que cela ne tempère pas sa douleur, je n'ai relu une seule de ces lettres. Un dessein du sort ou un caprice de la mémoire que je n'arrive pas à comprendre fait que je me rappelle le contenu de chacune dans leur ordre d'arrivée. Dans la cinquième, par exemple, l'Américain faisait allusion pour la première fois aux circonstances hasardeuses de notre rencontre.

Ce fut un soir d'avril 1952. À cette époque, tous les jours à la même heure, mon père, ma mère et moi, avec les deux mules, nous quitions le mas pour monter passer la nuit à Crespol. Les nouveaux décrets interdisaient aux gens des mas de dormir chez eux; nous devions remettre les clés chaque soir à huit heures pile, à la caserne de la Guardia Civil. Le lendemain matin, au lever du soleil, on nous les rendait et nous retournions alors à nos occupations abandonnées contre notre gré. Ils prétendaient de cette façon isoler une guérilla qui harcelait inutilement les vainqueurs de la dernière guerre en soupçonnant fort les métayers de lui fournir, de bon ou mauvais gré, son maigre approvisionnement. Mon père avalait ses larmes chaque soir en remettant les clés de sa maison à des hommes qu'il considérait comme complices de la disparition de son fils sur le front de l'Èbre.

Nous fermions la demie-porte de l'entrée, barricadions les bergeries et entreprenions, chaque jour, un chemin de plus de deux heures jusqu'à Crespol, chargés de tous les aliments susceptibles d'être utilisés par le maquis. Si cela avait été possible, ils nous auraient contraints à arracher les haricots, les tomates,

les pommes de terre ou le blé, la luzerne ou l'avoine pour les replanter le jour suivant.

Ce soir d'avril, alors que nous étions presque arrivés à Crespol, ma mère se souvint des pains mis à refroidir le matin dans le garde-manger et frémit à la simple pensée que la brigade nocturne des gardes pourrait avoir l'idée de passer cette nuit-là au Mas de la Rivière. Quelques pains oubliés se seraient métamorphosés sur le champ en objets délictueux, instruments de collaboration avec une bande de séditieux armés. Confiante en la force de mes vingt-sept ans, en y mettant toute la vitesse possible, sûre de convaincre le brigadier Bricio de l'innocence de son oubli avant mon retour, elle m'envoya pour les chercher. Je courus le plus vite possible, je pris des raccourcis en sautant par-dessus les ajoncs, les chardons, les touffes de genêt, toutes les sortes d'arbustes nains, je me jetais du haut des remblais et sautais par-dessus plusieurs talus. Je traversai la chênaie qui descend jusqu'à la rivière sans m'arrêter pour écouter l'agitation des petits oiseaux sur le point de s'installer pour la nuit; je voulais sauver ma mère de l'insolente autorité du brigadier Bricio. J'essayai d'entrer par la bergerie à l'arrière de la cuisine et trouvai la porte sans la barre de fermeture; je pensai que les oublis ne se produisent jamais seuls. Je traversai le sol jonché de paille et de fumier jusqu'à la porte de communication entre la bergerie et la cuisine. En entrant dans celle-ci, j'aperçus un éclat inhabituel, un reflet métallique à la lueur de la lampe. Et je compris que la porte mal fermée, l'huile qui en brûlant éclairait la pièce n'étaient pas des oublis de ma mère. L'éclat provenait d'une mitrailleterie posée sur la table de la cuisine. Deux hommes me regardaient, tout à coup sur leurs gardes.

L'Américain, dans ses lettres ne pouvait me parler de Generoso, ni de Rosildo car il ne les connaissait pas. Rosildo était né sept ans avant moi au Mas du Micocoulier; à une heure du nôtre par un chemin muletier. Cinq frères l'avaient précédé: aucun d'eux n'avait vécu plus de trois ou quatre ans. Ils étaient morts les uns après les autres de violentes fièvres inconnues. Cela donna au Mas du Micocoulier, à la maison et aux champs, une

de ces auras maudites qui s'accrochent comme la brume sous les branches des pins. Alors que le dernier était à l'agonie, Rosildo naquit. Sa mère, une petite femme, dure comme si on l'avait taillée dans une pierre, se mit en tête qu'il vivrait coûte que coûte. Le petit grandit à la chaleur de la cheminée, quelle que soit la saison, surveillé nuit et jour par les yeux vigilants de sa mère qui délaissait pour lui toutes les autres tâches. À cette époque ils prirent pour domestique un gamin de neuf ans venant d'une métairie pauvre de Fortanete ; personne ne vit Rosildo jusqu'à ce qu'il soit en âge de monter à l'école de Crespul. Les fièvres ne l'emportèrent pas mais tant de soins firent de lui un garçon renfermé. Il avait d'immenses yeux bleus, tristes ; il parlait peu et c'est à peine s'il jouait. Il vivait comme étranger au monde des autres enfants. Quand ils l'inscrivirent à l'école on s'aperçut que ses parents, peut-être parce qu'ils n'étaient pas certains qu'il survive , avaient oublié de le déclarer à l'État Civil. Un fonctionnaire brouillon s'en chargea alors et omit de consigner la date réelle de sa venue au monde, ce qui fit qu'en 1936 à dix-huit ans, il en comptait officiellement douze ; ainsi il ne fut pas obligé de partir à la guerre. Je ne sais pas ce qui chez ce garçon attira mon frère Fermín, peut-être son caractère bourru, sa complexion fragile ou le fait qu'il soit si différent de lui. Ils faisaient ensemble chaque jour, une partie du chemin jusqu'à l'école de Crespul. Fermín était le gai contrepoint de Rosildo. Le caractère vif, agité et bavard de mon frère trouvait chez le garçon du Micocoulier, un paisible garde-fou, un attentif et aimable spectateur. Lorsque je naquis ensuite, ils m'accueillirent comme si j'étais la petite sœur de chacun d'eux ; ils se promirent de veiller sur moi le reste de leurs jours, de suivre avec une attention vigilante chacun de mes pas. Ce furent des promesses que malheureusement, Fermín ne put tenir longtemps.

Ils me regardèrent, avec une expression alarmée, mais sans bouger du banc où ils étaient assis, tout en mangeant le pain que ma mère avait cuit le matin. Ils mordaient des oignons pris dans le jardin et une poignée d'olives noires tirées de la réserve. Plusieurs secondes passèrent sans que nous ne prononcions

une parole; je fus sur le point de faire demi-tour et de sortir en courant de la maison mais ils m'arrêtèrent d'un geste. Ils me demandèrent pourquoi j'étais revenue et si je savais combien ma présence ici, à cette heure, était dangereuse. Je n'avais rien à craindre d'eux; cependant sur le coup, ils ne parvinrent pas à rompre mon silence. Je ne savais que faire ni que dire et je pensai qu'il était dangereux de suivre mon impulsion première de m'échapper; je regardai la table et voyant qu'ils n'avaient pas de vin, j'entrai dans la dépense et en sortis une petite cruche de vin rouge, à laquelle, tenaillés par la faim, ils n'avaient pas prêté attention. Je remarquai que l'un d'eux parlait avec un accent bizarre; ce fut son camarade qui dit:

« Nous croyons que tu ne parleras pas, nous savons que vous respectez la mémoire de ton frère.

— Fermín? Que savez-vous de lui?

— Je l'ai connu à Belchite. Ensuite j'ai appris qu'il était mort sur l'Èbre. Je suis aussi d'un village de par ici. »

Il fit une pause pour boire à la cruche de vin que lui tendit son compagnon.

« Ton frère était quelqu'un de bien. Le souvenir de camarades comme lui nous aide à ne pas abandonner la lutte. »

Ses mains conservaient les marques du gel de l'hiver. Je pensai que le métal des armes était ce qu'elles caressaient de plus doux depuis longtemps. L'autre — c'était l'Américain — continuait à me regarder sans cesser de manger. Ses mains au contraire ne semblaient pas avoir connu le même hiver. Je m'adressai à lui, en essayant de détourner la fixité de son regard.

« Vous aussi vous l'avez vu?

— Non, moi j'étais ailleurs, avec les Brigades internationales. Mais, comme mon camarade, je lutte pour tous ceux qui sont tombés sur cette terre. »

Sa voix inspirait confiance. Il parlait avec douceur, lentement, peut-être parce qu'il choisissait avec soin les mots qu'il allait prononcer.

« Vous n'avez pas voulu revenir chez les vôtres quand tout a été fini?

— Si, je suis retourné dans mon pays. Mais je suis revenu. Là-bas, je ne trouve pas ma voie. Ici, oui, il y a une raison de lutter.»

L'autre lui coupa la parole et me dit :

«Tu crois vraiment que tout est fini? Et ton frère?

— Vous allez me le rendre? Vous ou quelqu'un d'autre? Ils nous le rendront?

— D'une certaine manière, le jour où nous vaincrons, intervint l'Américain. Aie confiance.» Et il prononça ces mots d'un ton affable, comme s'il désirait apaiser en moi une anxiété injustifiée.